TEMPERATURE

Du 30 janvier 1905.

Thermomètre de E. et L. Claudel, Opticiens No 121 rue Carondelet.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin	46	8
Midi	48	9
3 P. M.	48	9
6 P. M.	48	9

Monarques Inquiets.

Les quelques monarques qui restent en Europe sont, paraît-il, très inquiets de ce qui se passe en Russie. Le fait que des ouvriers russes, qui d'ordinaire supportent patiemment leur misère, aient osé crier leurs griefs et manifester publiquement leur mécontentement les surprend et les ... à réfléchir.

Non, qu'ils se demandent par quels moyens il serait possible d'apporter quelque soulagement aux maux dont souffrent les Russes, c'est le cadet de leurs soucis; ce dont ils se préoccupent, c'est de l'atteinte au prestige d'un confrère, d'un empereur qui incarne au plus haut degré le principe dont ils se targuent pour jouir d'une situation privilégiée.

Ils sentent bien que ces édifices qui s'appellent empires ou royautés ne reposent aujourd'hui que sur des bases fragiles, qu'ils sont minés sans cesse par le flux démocratique, et que chaque fois qu'on empereur ou un roi est discuté, c'est une autre pierre qui se détache et rapproche l'heure de la ruine. Aussi se considèrent-ils solidaires et jettent-ils des cris d'alarme dès qu'un des leurs paraît menacé.

C'est Edouard VII, le roi de la libérale Angleterre, qui essaie d'expliquer sa profonde inquiétude par l'amitié qu'il professe pour le Tsar; c'est Guillaume d'Allemagne, anxieux dans son palais de Postdam, qui se demande si le droit divin dans lequel il veut conserver sa foi, n'est pas une pure fiction; c'est François-Joseph, le souverain de l'étrange amalgame qui s'appelle l'Autriche-Hongrie, qui, en monarque sincère et convaincu, suggère des moyens par lesquels Nicolas II pourrait se maintenir sur le trône des Romanoff, ne songeant pas plus au peuple russe que s'il n'existait pas.

Le roi des Belges lui-même détourne un moment son esprit des records d'automobiles et des nouveautés parisiennes pour se préoccuper des événements de St-Pétersbourg, jugeant que par ricochet ils pourraient menacer son trône.

Pour que tous les monarques manifestent ainsi leur sympathie et leur inquiétude, il faut que le Tsar soit réellement menacé dans son autorité et son pouvoir. C'est bien le cas, du reste, et si un changement doit s'opérer en Russie, il n'atteindra que Nicolas II, que quelques généraux remplaceront par un de ses parents ou un dictateur choisi parmi eux; il ne peut y avoir actuellement en Russie qu'une révolution de palais. Mais c'est précisément ce genre de révolution que craignent le plus les monarques, et l'on conçoit que rois et empereurs tournent anxieusement les regards vers St. Pétersbourg.

PENSÉE.

La vertu tire sa gloire des persécutions, comme le drapeau de ses lambeaux déchirés.

F. MISTRAL.

M HAMARD
Chef de la Sûreté.

Les Dépeceurs de Cadavres.

Malgré toute l'habileté de M. Hamard, le distingué chef de la Sûreté de Paris, dont les succès sont nombreux depuis qu'il est à la tête de ce service, il paraît peu probable que le dépeceur du cadavre de Saint-Ouen soit découvert de sitôt. Ces assassins restent le plus souvent impunis; il faut un concours de circonstances tout à fait exceptionnelles pour qu'il en soit autrement.

Tous les chefs de la Sûreté, de M. Claude à M. Hamard, ont eu "leur" cadavre coupé en morceaux, et bien peu d'entr'eux ont pu suivre une piste qui leur permît de livrer le dépeceur à la justice. L'une de ces affaires qui, en son temps, passionna tout Paris, remonte à la fin de l'Empire. A l'époque des fêtes de Noël de 1869, de lugubres découvertes furent faites simultanément sur divers points de la capitale.

On trouva tout d'abord dans un égout de la rue Jacob un fémur humain, auquel adhérait encore un lambeau de chair retenant la rotule: puis, les jours suivants, les commissaires de police des quartiers Notre-Dame, Saint-Germain-l'Auxerrois, des Invalides, de Grenelle, de Bercy, de la Porte-Saint-Martin et du Pont-de-Flandre envoyèrent successivement à la Morgue des morceaux de chair humaine repêchés en Seine et dans le canal Saint Martin.

On rassembla ces débris, au nombre de soixante-quatorze, et le médecin légiste déclara que l'on se trouvait en présence d'un crime horrible, mystérieux. Tout ce qu'on pouvait conclure, c'est qu'un corps d'adulte, d'âge et de sexe encore indéterminés, avait été déchiqueté et éparpillé par lambeaux dans tous les quartiers de Paris.

Le parquet et la Sûreté se mirent en mouvement; leurs investigations ne donnèrent aucun résultat. Cependant, un jeune magistrat plein de zèle et d'activité, M. G. Macé, commissaire de police de l'Odéon, qui devait être plus tard un des plus remarquables chefs de la Sûreté, commença une enquête serrée; il arriva, d'induction en induction, à établir l'identité du mort: Désiré Bodasse, et à découvrir l'assassin: Pierre Bovoir. Cet individu se disait tailleur; il était, en réalité, agent politique du ministère de l'intérieur. Arrêté, il nia énergiquement, mais acculé dans un interrogatoire décisif, l'assassin avoua à M. Macé, d'une voix presque éteinte et suppliante:

— Inutile d'aller plus loin.... je suis coupable.... je vous dirai tout.... à vous tout seul.... mais j'ai besoin d'air.... j'étouffe!

Il chancelait. M. Macé lui fit donner un verre de vin.

— Non, non.... pas cela, murmura le dépeceur de cadavre, c'est rouge.... de l'eau, je vous en supplie!

L'assassin de Désiré Bodasse ne comparut pas devant les assises. A Mazas, il se suicida à l'aide d'un rasoir qu'un inconnu lui avait envoyé dans une miche de pain. Ainsi se termina cette sensationnelle affaire, qui mit en évidence la perspicacité de M. Macé.

Avant Bovoir, Avinain, dont le nom est resté célèbre parmi les assassins, s'est repenti d'avoir avoué son crime.

En 1867, le 26 juin, Avinain avait tué pour les voler, puis dépecer un marchand de grains, M. Vincent, et un cultivateur, M. Duguet. Ce sinistre dépeceur d'hommes, le matin de son exécution, traita de "lâches" l'exécuteur des hautes œuvres et ses aides, à cause de la lenteur qu'ils apportaient aux détails de la toilette obligatoire. Au pied de l'échafaud, il dit en souriant aux officiers de service:

— Adieu, messieurs!

Et, se tournant vers les membres de la presse, il ajouta d'un ton sentencieux:

—N'avouez jamais!

Le mot a fait fortune.

Un autre dépeceur de cadavres, qui a également laissé un nom dans les annales criminelles, est Billoir qui, en 1876, avait tué sa maîtresse Marie Le Manach et l'avait ensuite coupée en deux pour en jeter les morceaux dans la Seine entre Saint-Ouen et Clichy.

—En voulant cacher ma faute, disait-il, je me suis perdu.

Billoir, condamné à mort, fut exécuté le 27 avril 1877. Il se montra ferme pendant les apprêts et jusqu'à l'expiation suprême. Très sobre de paroles, il dit en embrassant le vénérable abbé Croze:

—Adieu, mon Père!

Le maréchal-Président avait jugé que cet ancien sous officier, décoré de la médaille militaire, ne méritait aucune clémence.

Et Ménesclou? Ce misérable attira sa victime, une fillette, en faisant briller à ses yeux une chaîne d'acier. Cela se passa le 15 août 1880. Ménesclou réussit à faire entrer chez lui la petite Louise Deu, âgée de quatre ans; il l'égorgea, la dépeça et en brûla les morceaux au nombre de trente-neuf.

Lorsque M. Véron, commissaire de police, arrêta cet assassin, celui-ci dissimulait dans ses poches les mains de la pauvre petite fille. Le four du poêle contenait encore la tête en partie calcinée!

Le jour où M. Ragon, juge d'instruction, se transporta sur le théâtre du crime, les habitants du quartier voulurent lyncher Ménesclou qui, suivant son expression, "avait creusé une fosse dans sa paillasse". En effet, il avait passé la nuit du crime sur le cadavre de sa victime enfouie au milieu du varech garnissant sa paillasse!

L'opinion publique était tellement surexcitée que M. Grévy dut faire violence à son horreur de la peine de mort et laisser au bourreau la tête du jeune criminel, qui expia son forfait sur la place de la Roquette, le 7 novembre 1880.

Ceux-ci sont des dépeceurs de cadavres connus. Mais combien sont restés impunis! Nous ne rappellerons que pour mémoire les débris découverts en 1886, à Montrouge; en 1892, rue Botzaris, et, plus récemment, lorsque M. Cochefert était chef de la Sûreté, rue des Plâtrières.

Dans la nuit du 5 au 6 avril 1886, des passants ramassèrent près de l'église Saint-Pierre de Montrouge des débris de chair humaine. Le tronc et les bras étaient enveloppés dans un jupon de soie verte, les jambes étaient roulées dans une toile cirée et des pieds nus avaient été jetés dans une vespasienne.

Le dépeçage de ce cadavre dénotait des mains maladroites, inexpérimentées, car on se trouvait plutôt en présence d'une désarticulation des bras et des jambes que d'un véritable découpage. M. Taylor, chef de la Sûreté, ne découvrit ni l'identité de la victime ni son assassin.

En son temps, le 31 octobre 1892, la découverte des débris humains de la rue Botzaris produisit une grande émotion. Dans un vieux tablier en toile bleue étaient enfermés douze morceaux de corps humain fraîchement et nettement tranchés, saupoudrés de sciure de bois phéniquée.

M. Goron n'eut pas plus de succès dans ses recherches que ne l'eurent M. Taylor pour le cadavre dépecé de Montrouge et quelques années plus tard son successeur M. Cochefert pour le corps du jeune homme trouvé en morceaux rue des Plâtrières. M. Hamard sera-t-il plus heureux avec "son" cadavre de St-Ouen? Espérons-le sans trop y croire.

UNE Noble Paysanne.

La mère de M. Loubet était une figure particulièrement curieuse.

Fille de paysans, paysanne elle-même, elle était restée attachée à la terre où elle avait vécu, et les élévations successives de son fils qui, de simple avocat au barreau montilien, était arrivé par la puissance de ses convictions républicaines et sa grande probité politique, à la première magistrature de son pays, n'avaient rien changé à son état d'âme. Elle avait voulu continuer de vivre au milieu de ses terres, au centre de son petit domaine que traverse un cours d'eau chanteur, entourée de ses serviteurs dévoués.

Même dans ces derniers temps, Mme Loubet était levée à sept heure de matin, et elle surveillait attentivement ses étables et sa basse-cour. Malgré ses quatre-vingt-douze ans, elle donnait l'exemple de la vigilance et du travail. Tous ses domestiques, hommes et femmes, l'adoraient, car elle était restée compatissante et bonne.

Aujourd'hui, la ferme de la "Terrasse" est en deuil. Quand je m'y suis présenté ce soir, écrit un correspondant, je n'ai trouvé que des visages en larmes, que des figures affligées.

Je n'ai pu pénétrer dans la chambre mortuaire, située au-dessus de la salle basse où un grand feu de sarments flambait dans la vaste cheminée, où la vieille horloge sonnait des heures plaintives, mais aux sanglots dont l'écho est parvenu jusqu'à moi, j'ai compris dans quelle douleur on y était plongé.

Une inquiétude paraissait régner dans la domesticité accablée. J'ai entendu prononcer ces mots à plusieurs reprises: "Viendra t-il? Pourra t-il venir "M. Emile"?

A sept heures, un homme à cheval a pénétré dans la cour non close; il a mis pied à terre devant la porte surmontée d'une sorte de petite marquise recouverte de zinc et a tendu un papier jaune à la vieille servante qui avait entr'ouvert l'huis.

La porte se referma aussitôt, l'homme remonta sur sa bête et repartit.

—C'est une dépêche de Paris, me dit-il en s'éloignant.

Quelques instants après, j'apprenais que dans ce télégramme, le Président de la République annonçait son arrivée à Montélimar, afin d'assister aux funérailles de sa mère.

La mère du Président de la République était une brave femme dans la plus haute acception qq'il soit possible de donner à ce mot; sa vie fut toute de travail et de charité, comme celle de son mari, d'ailleurs. L'amour que lui portait son fils était immense, et vous savez que lorsqu'il pouvait s'évader des devoirs de sa charge, c'était pour venir à Marsanne embrasser l'aïeule chargée d'ans et restée modeste et simple.

Lorsqu'on lui annonça que son fils venait d'être nommé Président de la République, Mme Loubet pleura longuement et elle laissa échapper de son cœur ces paroles désolées:

— Je ne le voyais déjà pas beaucoup, mon pauvre Emile, maintenant, je ne vais plus le voir du tout....

Lorsque M. Loubet accomplit comme chef de l'Etat son premier voyage à Montélimar, on eut toutes les peines du monde à décider la fermière de Marsanne à assister aux fêtes magnifiques données en l'honneur de son fils. On avait dressé une estrade dans le jardin de la sous-préfecture, estrade qui dominait le mur, et ce fut un spectacle inoubliable et profondément attendrissant lorsqu'on vit le Président de la République, au moment où le cortège passait à cet endroit, descendre de son landau et monter sur l'estrade où se tenait sa vieille mère pour l'embrasser sur les deux joues.

Ce jour là, beaucoup de Montiliens pleurèrent.

Le Chiffre 13.

L'empereur Napoléon lui-même redoutait le chiffre 13. Il avait oublié Vendémiaire!

Un jour, à la Malmaison — c'était sous le Consulat—Bonaparte se promenait avec Monge dans le jardin, lorsqu'on vint le prévenir que le dîner était servi. Le mathématicien prit congé du premier consul et roulait déjà en voiture vers Paris, lorsque, à Rueil, un guide, accouru au grand galop, le pria de rebrousser chemin. Intrigué, l'illustre mathématicien retourna au château. On l'introduisit dans la salle à manger. Joséphine lui offrit une place à ses côtés, cependant que Bonaparte, un peu gêné, s'excusa d'une invitation faite aussi brusquement.

—Vous étiez treize à table? fit Monge en souriant. Vous croyez donc à ces choses-là, citoyen général?

Le Premier Consul évita de répondre. Il parla d'autre chose.

Mme Humbert, elle aussi, croyait au chiffre 13.

On raconte que, ayant un jour à dîner le général Boulanger, elle s'aperçut au dernier moment — un invité s'étant excusé à la minute presque où on allait se mettre à table — que le nombre des convives serait le nombre fatal. Elle fit atteler d'urgence, et envoya chercher un voisin, le romancier A...... H......, familier de la maison.

Une lettre de M. Gofflot.

Nous recevons du Secrétaire de la Fédération de l'Alliance Française aux Etats-Unis, M. L. V. Gofflot, la très flatteuse lettre qu'on lira ci-dessous.

M. Gofflot vient de passer trois ou quatre jours à la Nouvelle-Orléans et les a consacrés tous à l'Œuvre admirable dont il est, sinon le créateur, du moins le plus ardent et le plus heureux propagandiste.

Si l'Alliance française a acquis aux Etats-Unis une importance très grande, elle le doit aux énergiques et constants efforts de cet homme dont la haute valeur intellectuelle et l'élévation de caractère n'échappent à l'appréciation de personne.

Voici sa lettre:

La Nouvelle-Orléans, le 29 janvier 1905.

Cher Monsieur,

Je ne veux point quitter la Nouvelle-Orléans sans vous exprimer tous mes remerciements pour votre bon accueil. J'ai été très heureux de constater de visu avec quel zèle et avec quelle abnégation vous perpétuez la bonne langue française en Louisiane. Notre Fédération est fière de compter dans son sein l'Athénée Louisianais à qui revient l'honneur d'avoir inauguré en Amérique le mouvement que nous cherchons à étendre dans toutes les parties des Etats-Unis; vos efforts nous seront un encouragement précieux pour continuer notre tâche: et vous pouvez être très fier de savoir que votre noble exemple a été suivi un peu partout: c'est un titre de plus, et non le moindre, à votre gloire. La langue française a reconquis sa place. Et l'on pourra bientôt dire qu'un citoyen américain n'est pas complet s'il ne peut s'exprimer dans la langue qui la première s'est fait entendre dans les régions inexplorées de ce grand pays.

Croyez, je vous prie, à l'expression de mes sentiments bien dévoués.

L. V. GOFFLOT.

THEATRES.

ORPHEUM.

Sam Elton ayant réussi à faire rire le Shah de Perse, un homme qu'on n'avait jamais vu rire, l'année dernière à l'hippodrome de Londres, il devait nécessairement désopiler les Américains, qui n'ont pas les soucis du souverain asiatique.

C'est ce qui est arrivé hier soir à l'Orpheum dès l'apparition du fameux artiste, et ce qui arrivera tous les jours de cette semaine. Mais ce n'est pas le seul numéro attrayant à l'Orpheum, tous les autres le sont également, et on peut, en toute certitude, prédire à ce théâtre le plus beau succès de toute la saison.

GREENWALL.

La troupe Baldwin-Melville vient de remporter un de ses plus beaux succès dans "A Japanese Nightingale," le touchant drame tiré par William Young du fameux roman d'Onoto Watana.

C'était aussi le début de Thomas Mac La nie, le nouveau premier rôle de la troupe. Il a fait une excellente impression et les spectateurs qui remplissaient la salle à la première représentation lui ont montré combien ils appréciaient son talent.

Il en a été de même hier soir et cet artiste est définitivement posé.

La troupe Baldwin-Melville forme ainsi un ensemble parfait.

CRESCENT.

Chauncey Olcott et les excellents artistes qui l'entourent savent donner un relief extraordinaire à "Terence", un mélodrame irlandais typique que donne le Crescent cette semaine. C'est surtout dans les passages pathétiques qu'Olcott et ses camarades se distinguent.

Olcott est aussi beaucoup applaudi quand il chante des ballades.

Le personnel féminin de la troupe est d'une valeur exceptionnelle et est très fêté par le public qui se porte en foule au Crescent.

TULANE.

L'intrigue de "The Billionaire", la comédie musicale que donne le Tulane, n'est pas très compliquée; on pourrait même dire que l'auteur ne s'en est guère préoccupé, mais il a voulu faire une pièce amusante et il y a parfaitement réussi.

En outre, les costumes des interprètes et la mise en scène en font un spectacle véritablement éblouissant.

"The Billionaire" est fort bien jouée par une troupe à la tête de laquelle figure M. Seabrooke, et dès la première représentation le succès s'est affirmé. Il durera la semaine entière.

LYRIQUE.

La troupe de comédie qui remplace la troupe chantante Olympia au Lyrique a débuté dimanche dans "Hello Bill", une amusante bouffonnerie.

Si cette troupe a paru n'être pas suffisamment préparée les artistes n'en ont pas moins fait individuellement preuve de talent, au grand plaisir du public qui s'était porté au Lyrique pour les entendre.

Tout indique que dans ce nouveau genre le Lyrique va retrouver sa vogue du commencement de la saison.

Ventes inscrites au bureau d'aliénations

Mme F. O. Bertrand à la ville de la Nouvelle-Orléans, un terrain, Tchoupitoulas, Water, Seconde et Troisième, $2000.

Jas Grapp à Jacob Holgenthal, un terrain, Robertson, Première, Frenet et Philip, $850.

Marcel Marjeau à Paul H. Montreuil, un terrain, Tonti, Rocheblave, Dumaine et St-Philippe, $1200.

Arthur J. Barry et C. V. Richard à Jno. M. Sherrouse, deux terrains, Berlin, Magnolia, Milan et Robertson, $1200.

Wm H. Fielden à J. V. Leclerc, un terrain, Dorgenois, Lapeyrouse, Rousselle et Onzaga, $2100.

Mme Henry Hammel à Mary E. James, un terrain, Conti, Robertson, Bienville et Villeré, $1500.

E. Coulon à Mme R. E. Ducros, un terrain, Villeré, Annette, Robertson et St-Bernard, $700.

Les Maladies de la Peau sont guéries par

Hydrozone et Glycozone

Endossés par la Profession Médicale.

En détruisant les germes, ils aident la nature à accomplir une guérison. Envoyez trente-cinq cents pour les frais d'express sur des Échantillons d'Essai Gratuites.

Vendus par les Principaux Pharmaciens. Pas véritable à moins que l'étiquette porte ma signature

Prof. Charles Marchand.

63-I Rue Prince, N. Y.

Ecrivez pour obtenir des informations gratuites sur HYDROZONE et GLYCOZONE.

Feuilleton

—DE—

L'Abeille de la N. O.

No 4 Commencé le 27 janvier 1905

La Séductrice

GRAND ROMAN INEDIT

Par René Vincy

PREMIÈRE PARTIE

Toute Seule au Monde.

I

LA VENGEANCE DU MARI

Suite.

Hubert ajouta, plus doucement encore:

....

— Mais vous m'avez appelé... et je suis venu vous offrir ma vie si elle peut vous être utile.

Mathilde s'était remise debout.... Pourtant, elle se sentait si faible qu'elle dut s'adosser à son fauteuil.... Mais elle fit appel à toutes ses forces et dit, d'une voix sourde, cependant distincte:

— Vous m'offrez votre vie.... vous êtes donc libre d'en disposer?

—Certes!....

—Entièrement?

— Je ne vous comprends pas....

— Vous n'avez donc contracté aucune attache ...aucune attache sérieuse....aucune attache indissoluble?....

Il hocha la tête et dit:

—Aucune.......Je ne me suis pas marié....je suis resté seul ....Je suis resté de cœur fidèle à notre passé....

Un éclair traversa les grands yeux sombres de la pauvre femme.

Et elle balbutia, très vite, très bas:

--Oh! merci....merci....

Puis, elle ajouta dans un grand effort:

—Alors, j'ai eu raison d'avoir recours en vous.......car, si je vous ai appelé, ce n'est pas pour moi....

" C'est pour....c'est pour notre enfant....

....

En ce moment même, débarqué du dernier train, un homme sortait de la gare de Morsang ..

Il était petit, trapu, taillé en force, avec une face rendue énergique jusqu'à la dureté, par suite d'un nez à la courbe brusque et d'une bouche à la coupe cruelle....

....C'était le mari de Mathilde......le baron Guillaume de Sarlandes......

La petite place de la gare était déserte.

Pas une voiture.

N'importe......

Puisqu'il avait laissé ses bagages à la consigne et que la nuit était si belle, il rentrerait à pied.

C'était une question d'une heure et demie par la grand'route....

Il se mit en marche......

A cause du long manteau qui l'enveloppait, il était tout noir sous la clarté lunaire......

....

....Qu'allait-il surgir de ce hasard qui ramenait cet homme à l'improviste?......

....Car ce n'était qu'un hasard.

Parti depuis l'avant-veille et pour une huitaine, afin de prendre part à une battue aux sangliers organisée...à vingt lieues de là....par un gentilhomme de ses amis....il avait fallu cette circonstance d'un deuil brusque frappant son amphitryon, pour qu'il prît congé avant le terme convenu......

....S'il n'avait pas télégraphié sa rentrée à sa femme, c'est que, depuis bien des années, déjà, il ne se donnait que bien rarement la peine de l'informer de ses faits et gestes.

....Il allait donc d'un bon pas....d'un pas régulier qui faisait résonner la terre de la route.......

....

Cependant, dans la salle du kiosque, Hubert Lecastellier avait eu comme un éblouissement......

Il avait chancelé et il serait tombé s'il ne s'était retenu à une table......

Puis, après quelques instants, il avait eu ce cri:

—Un enfant!......

Et il répéta:

—Nous....un enfant!......

—Une fille ...compléta faiblement Mathilde.

—Une fille....une fille......

Il pensa:

—Ce ne peut être que mademoiselle Marthe Sorel......

Il n'avait que cette pensée et restait sans une parole....sans un geste....

Mais....toujours adossé à son fauteuil....et plus pâle......et plus douloureuse..... Mathilde avait continué de sa même voix sourde....pourtant distincte:

—Oui....Hubert....une fille, Marthe, qui d'après les dispositions prise par mon père, vint clandestinement au monde, non ici, mais à Tournoël....fut reconnue par les Sorel, nos intendants....et emmenée presque immédiatement à Paris, à Paris où elle est maintenant toute seule abandonnée à elle-même.... sans appui....sans ressources..

"Sans aucun appui.... sans aucune ressource....

"Car, des deux êtres qui furent légalement ses parents, le mari est mort depuis deux ans.... et, d'après les journaux .... sans eux je n'aurais rien su!.... la femme a succombé brusquement, voici huit jours, en apprenant la fuite d'un notaire.... fuite qui consommait sa ruine....

"Sa ruine.... c'est-à-dire l'anéantissement de la petite fortune que mon père.... en hypothéquant lourdement le peu de biens qui lui restaient.... avait constitué autant pour ses dévoués serviteurs que pour notre enfant....

Hubert Lecastellier écoutait, plein de stupeur....

Mais Mathilde, tout de suite .... d'une voix plus sourde encore.... d'une voix brisée, et après avoir joint ses mains.... ses mains longues, diaphanes où les veines saillaient.... Mathilde avait repris:

—Si vous saviez, Hubert, ce que j'ai souffert!......

" Pensez donc!.... Voici tant d'années que je dissimule....que je mens....que je garde en moi ce secret, dont je suis maintenant la seule dépositaire avec vous, puisque les Sorel ont disparu, que mon père n'est plus depuis quelques mois, que Marthe ne sait rien bien certainement, et que nulle autre personne ne fut dans la confidence de ma faute et de ses suites!......

" Oh! j'aurai bien cruellement expié dans la douleur, dans l'angoisse, dans les larmes....

" Est-il imaginable, ce supplice d'une mère séparée de son enfant, tout de suite, et, sans doute, pour toujours!....

" Dire que je ne connais pas et ne connaîtrai peut-être jamais les lignes de son visage....le son de sa voix....la douceur de ses caresses....

" Oh! comment n'ai-je pas succombé en comment ma raison n'a-t-elle pas sombré au cours de cet interminable martyre!....

Hubert n'avait toujours ni un geste, ni une parole, tant était profonde son émotion .... tant était tumultueuse la tempête de sensations déchaînées en lui.

Mathilde avait fait une pause. Son attitude disait son accablement extrême....

Elle poursuivit, en tordant désespérément ses mains jointes:

—Oh! pourquoi .... pourquoi ....jadis, mon père me contraignit-il à vivre .... pourquoi, au matin de la nuit fatale, lorsque ....affolée de la profondeur de ma chute .... je lui avouai tout ....pourquoi ne réalisa t-il pas le vœu que je formais .... pourquoi ne m'immola-t-il pas?....

" Pourtant, durant quelques minutes, je pus croire qu'il me délivrerait d'une vie qui m'était à charge....

" Mais il n'en fut rien....

" A la réflexion, il ne voulut pas d'un scandale qui eût à tout jamais souillé l'honneur du nom qu'il m'avait imposé et dont il s'était institué le gardien fidèle..

" Et je dus plier devant sa volonté.... devant cette volonté de fer à laquelle rien ne résistait....

....Elle avait proféré ces derniers mots âprement......dans une révolte qui l'avait redressée et la tenait, toute raide, semblable à une vivante statue du désespoir

....Lentement, Hubert avait passé sur son front moite des mains qu'agitait un violent tremblement.

—Oh! Mathilde....Mathilde ....murmura-t-il....

Il ne savait plus où il en était. Des choses confuses se heurtaient en lui....D'ailleurs, il saisissait mal le sombre drame qui avait entouré la naissance de Marthe....Il y avait des lacunes dans les révélations de Mathilde....Or, il voulait tout comprendre.